

Fa'afafine, fakaleiti et mahu

par Paul Miles

Des hommes bien dans leur peau... de femme



Aux Samoa, on dit souvent que les plus belles femmes... sont des hommes. Comme dans la plupart des pays de la Polynésie, on y cultive en effet la tradition du travestissement. Une tradition qui a choqué, amusé ou enchanté nombre de missionnaires, de marchands et de touristes depuis de nombreuses décennies... quand elle n'a pas carrément créé en eux de réelles frustrations.

Remontons un peu dans l'histoire... A la fin du XVIIIe siècle, un navire marchand battant pavillon britannique fait escale à Tahiti, alors connue sous le nom de Otaheite, pour se ravitailler. La population locale organise une grande fête en l'honneur de ses hôtes étrangers. On y danse beaucoup. L'un des officiers du navire, George Mortimer, écrit dans son journal : «Attiré par le son des tambours et par la profusion de lumières, je me décidai une nuit à

descendre à terre, avec deux compagnons, pour assister à l'une de ces fêtes. Nous y avons retrouvé des amis, et nous nous sommes assis à leurs côtés. L'un des gentilshommes qui m'accompagnaient s'était entiché d'une danseuse. Il lui fit cadeau de quelques perles et autres pacotilles, et interrompit presque le spectacle par les attentions qu'il lui prodiguait. Mais quelle ne fut pas sa surprise lorsque, enfin parvenu à la persuader de le rejoindre sur le bateau, il découvrit, alors qu'elle se dépouillait de son costume de scène, un fringant jeune homme! De leur côté, les habitants d'Otaheite ont tellement ri de cette méprise qu'ils nous ont longtemps suivis sur la plage en poussant des cris de joie». (Notes et observations de voyage, Londres, 1791)

Aujourd'hui, combien de touristes se doutent-ils que les gracieuses Polynésiennes aux jambes

Photos: Paul Miles

interminables qu'ils applaudissent à l'Aggie Grey's Hotel d'Apia ou dans les night-clubs d'Auckland sont des hommes? Attention : des hommes, oui, mais au sens biologique du terme seulement. Désignés par les anthropologues comme «sexuellement limités», c'est-à-dire affranchis de toutes limites, ces êtres se considèrent généralement davantage comme des femmes que comme des homosexuels ou que comme les représentants d'un hypothétique troisième sexe.

«Je suis une femme», lance Melanie avec un regard de défi, lorsque je lui demande ce que pensent les gens quand ils voient un homme en robe. Les progrès

de la médecine aidant, certains suivent un traitement hormonal ou changent physiquement de sexe, mais il ne s'agit encore que de cas marginaux.

Les appellations pour désigner ces transsexuels varient d'un endroit à l'autre. En Polynésie française et à Hawaï, on les appelle les mahu, aux Samoa, les fa'afafine et aux Tonga, les fakaleiti, ces deux dernières expressions signifiant littéralement «comme une dame». Les termes utilisés en Occident y sont plutôt mal vus.

«Dire d'un fa'afafine que c'est un homo, un travesti ou un transsexuel, ce n'est pas réellement rendre compte de la réalité»,

témoigne Tuki, qui tient le rôle d'un fa'afafine dans le film documentaire «Paradise Bent». Mais il est vrai, du moins aux Samoa et aux Tonga, que l'expression anglaise drag queens est de plus en plus répandue, surtout pour les personnalités les plus extravagantes. L'ancienne génération n'y voit qu'un signe supplémentaire d'acculturation.

«La culture occidentale a transformé la culture fa'afafine en un phénomène de parade et de concours. Qui sera la prochaine reine? C'est une question que nous ne nous posons pas auparavant». Aujourd'hui, ils ont leurs concours annuels de beauté, leurs équipes de netball et ils

dansent toutes les semaines dans les hôtels.

Malgré cette évolution, les travestis restent intégrés de diverses manières à la vie insulaire moderne... et ils mettent leur plus belle robe pour aller à la messe du dimanche.

«Les curés se moquent bien de ce que vous êtes et de la façon dont vous vous habillez. Du moment que vous allez à l'église...», témoigne Tanya, un fa'afafine des Samoa.

«Certaines d'entre nous enseignent même le catéchisme à l'école du dimanche!»

Les travestis sont très appréciés pour la qualité de leurs travaux domestiques : tisser des nattes, nettoyer, faire la cuisine, s'occuper des enfants, etc. Aux Tonga, on préférerait jusqu'il y a peu les désigner par l'expression tangata fakafafine (un homme qui se comporte comme une femme), mais l'expression fakaleiti s'impose petit à petit, souvent raccourcie en leiti (dame).

Tous ne s'habillent pas en femme. Certains se bornent à adopter un comportement féminin. Et puis, il y a tous les stades intermédiaires, comme ce fakaleiti que j'ai rencontré dans la capitale des Tonga, Nuku'alofa : malgré son rouge à lèvres et son fard à paupières, il avait une barbe de plusieurs jours, des poils qui lui sortaient des oreilles et il était habillé en joueur de rugby, avec short et singlet!

Quelle que soit leur façon de se vêtir, beaucoup restent à la maison pour s'occuper des tâches ménagères. Ils sont hautement appréciés pour leur contribution à la tenue du

ménage familial.

«Quoi qu'ils fassent, ils le font bien. Ils le font même mieux que les autres. Ce sont des hommes féminins polyvalents, qui savent aussi bien abattre le travail d'une femme que celui d'un homme, ce qui explique notamment pourquoi on les adore dans leur famille», explique Palantina Toelupe, directrice de l'Unité d'éducation à la santé des Samoa*.

Aux Tonga, l'Association des leitis, qui s'est donné pour marraine l'aînée des petites-filles du roi, organise de nombreuses activités sociales dans la communauté : «Nous sommes en contact permanent avec les membres de notre communauté, nous les aidons à nettoyer les maisons des personnes âgées et les villages, nous favorisons l'accès à l'école des enfants handicapés, nous participons au Congrès national des jeunes et à d'autres services à la communauté, comme la Croix-Rouge des Tonga, l'Association féminine des Tonga et d'autres organisations non gouvernementales», déclare Joey Mataele, la reine la plus célèbre du royaume, du fait qu'elle dirige l'Association des leitis et qu'elle a créé le concours annuel de Miss Galaxy.

Dans la société insulaire moderne, la répartition des rôles hommes-femmes a tendance à disparaître. Ceux qui ont fait des études, parmi les fa'afafine, les fakaleiti et les mahu, travaillent dans des secteurs tels que l'enseignement, la vente, etc., tandis que d'autres, comme Joey, occupent une position influente dans l'administration ou dans une ONG.

L'influence occidentale est

telle que de nombreux fa'afafine, fakaleiti et mahu se féminisent encore davantage. Pour certains anthropologues, il s'agit là d'une façon de défier les machos, connus, du moins certains, pour leur dangereuse agressivité à l'égard des transsexuels.

«La difficulté de se construire une identité viable en tant qu'homme tongan, dans le contexte de la continuité de la féminité tongane, pourrait inciter certains garçons efféminés à accentuer leurs caractéristiques féminines et à gagner ainsi une identité sociale et la protection de femmes plus âgées contre l'hostilité que leur témoignent les hommes virils des Tonga», commente Kerry James, de l'université de Hawaii.

Bien que l'on soit parfois très tôt identifié comme fa'afafine, fakaleiti ou mahu, il ne fait aucun doute que la plupart, si pas tous les hommes sexuellement liminaires de Polynésie sont aujourd'hui homosexuels. En d'autres termes, la préférence sexuelle est souvent davantage la conséquence de la liminarité sexuelle que sa cause.

Il n'empêche que ce qui peut être aujourd'hui tabou dans le Pacifique Sud christianisé, c'est le sexe, pas le fait qu'un homme porte une robe. La situation est à l'opposé de ce que l'on observe dans les pays européens les plus libérés.

On possède plusieurs témoignages sur le degré d'acceptation de l'homosexualité à l'époque des premiers contacts avec l'Occident, mais comme ils ont pour la plupart été rédigés par des missionnaires, ils sont loin d'être objectifs. Ce sont sans doute aux textes les plus

tolérants qu'il faut accorder le plus de crédit.

En 1789, William Bligh décrit «une classe de gens d'Otaheite appelés Mahoo (...). Sélectionnés essentiellement avant d'être nubiles (...), ils sont maintenus auprès des femmes (...), qui les traitent comme s'ils étaient de leur sexe et ils sont tout autant estimés et respectés comme tels».

Si l'homosexualité était probablement socialement acceptable pour la plupart des Polynésiens avant qu'ils n'entrent en contact avec les Occidentaux, les opinions divergent quant au fait de savoir si cette acceptation concernait les seuls transsexuels. Selon de nombreux auteurs modernes, tel était le cas.

«Les homosexuels étaient acceptés dans un rôle efféminé. Il n'était pas question pour eux d'être sur un pied d'égalité avec les hommes hétérosexuels», déclare le journaliste Julio Muao.

Bengt Danielsson, l'un des membres de l'équipage du

Kontiki, très intéressé par les mœurs sexuelles dans le Pacifique, écrit à l'époque : «Le missionnaire Crook, qui a vécu aux Marquises pendant un an et demi à la fin des années 1790, affirme que l'homosexualité y était courante, même parmi les hommes non travestis».

Bien sûr, l'homosexualité reste fréquente parmi les «hommes non travestis», mais, étant donné l'ampleur du phénomène d'acceptation des fa'afafine, des fakaleiti et des mahu en tant que femmes, les relations qu'ils ont avec des partenaires masculins ne sont considérées comme homosexuelles ni par les uns ni par les autres.

«Nous n'avons de relations sexuelles qu'avec des hommes hétérosexuels, dit Moisha, un grand fakaleiti joueur de netball aux Tonga. Coucher avec un autre leiti... ce serait du lesbianisme! », plaisante-t-il.

De nombreux transsexuels estiment qu'ils jouent un rôle sexuel utile dans la société : ils satisfont

les besoins d'hommes frustrés, que ceux-ci soient célibataires ou mariés. Dans une culture où la chasteté des jeunes filles est souvent placée sous la haute protection de leurs frères et où l'infidélité est considérée comme un péché, les fa'afafine, les fakaleiti et les mahu donnent aux hommes hétérosexuels la possibilité très commode d'assouvir leurs besoins sans se sentir emprisonnés dans un carcan de culpabilité.

Il n'empêche que la plupart des transsexuels éprouvent des difficultés à entretenir des relations stables et durables. En outre, ils sont souvent maltraités par les hommes avec qui ils ont des rapports. «Des homos sont battus comme des chiens par des hétéros», témoigne Peni Moore, responsable de l'ONG «Womens Action for Change in Fiji».

Beaucoup d'homosexuels de là-bas tentent à tout prix de nouer une relation avec des gays occidentaux car, pour eux, les touristes étrangers et les travailleurs expatriés représentent une échappatoire possible au cycle infernal des abus domestiques. «Ce serait génial si nous pouvions avoir des clubs d'homos et des lieux où nous retrouver entre gays, comme ils en ont à l'étranger...» dit Solomoni, des îles Fidji. Oui... Mais si les ONG et les gouvernements prenaient conscience de la contribution des fa'afafine, des fakaleiti, des mahu et des homosexuels à la vie sociale du Pacifique Sud et de leurs réels besoins, alors peut-être ceux-ci ne ressentiraient-ils plus la nécessité de partir...

* dans un entretien avec
Chris Peteru pour PIM